

Une rose sans pourquoi

Sylvie Gendron

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, S. (2012). Une rose sans pourquoi. *Moebius*, (135), 67–72.

SYLVIE GENDRON

Une rose sans pourquoi

À la mémoire de Monique Bosco

*Le silence éternel de ces espaces infinis
m'effraie.*

Blaise Pascal

*La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce
qu'elle fleurit. N'a pour elle-même aucun
soin, – ne demande pas : suis-je regardée ?*

Angelus Silesius

*Garde-nous tout-petits devant ta face
Simples et purs comme un ruisseau
Garde-nous tout-petits devant nos frères
Et disponibles comme une eau.*

Odette Vercauysse

Dans ce minuscule appartement, donnant sur une impasse non dénuée de charme, des meubles, des livres, une collection de masques, des objets cultuels du monde entier, tout défie les lois soi-disant immuables de la physique et celles, non moins immuables soi-disant, du sens commun. Pourtant, rien n'y est en désordre, mis à part, certains jours, et encore ce n'est pas sûr, l'esprit de la propriétaire des lieux, Irène. Ainsi, lorsque pour se dégourdir les jambes, Irène, professeure retraitée et historienne des religions, une historienne sans histoires, sort une heure, il n'est pas rare que sa chaise droite et sa table de travail profitent de l'occasion pour se dégourdir les pattes, avant de reprendre leur place en tentant, mais n'y parvenant jamais tout à fait, de respecter la manie de

l'ordre de leur propriétaire. Dès qu'elle rentre, Irène ne manque pas de constater que ses choses ont bougé en son absence; plus encore, que des vocalises très douces s'en échappent, ce qui, chaque fois, l'effraie un peu, mais elle ne s'en formalise jamais, mettant ces déplacements sur le compte de la rotation terrestre, et ces vocalises sur le compte de ses acouphènes. En vérité, ce ne sont pas les choses – qu'elles se meuvent ou pas, qu'elles parlent ou se taisent – qui effraient le plus Irène, mais le silence éternel des espaces infinis, ce pourquoi elle n'avait jamais pu se résoudre à choisir un grand appartement.

Irène avait dû se rendre à l'évidence: depuis dix ans cette année qu'elle était à la retraite – de plus en plus isolée, de plus en plus seule –, son âme s'était rapprochée plus encore de celle de Pascal, de sa main tremblante dans le Grand Tout. Elle avait même commencé, à l'image d'une adolescente – elle qui ne s'était jamais moins intéressée à quelqu'un qu'à elle-même –, à tenir un journal intime, un journal bien singulier, du reste: sans dates, sans *je*, sans histoires, sans anecdotes. Elle l'avait intitulé *Journal d'une rose sans pourquoi*. Elle y consignait, dans une espèce de prose lyrique et maladroite, des envolées et des visions oniriques ainsi que des expériences, de plus en plus frénétiques, d'expansion océanique. « Ma pauvre tête prend le large », se disait-elle parfois, sa tête qui avait à son actif trois doctorats, des livres, une quantité effarante de conférences et d'articles... Ses visions, ses rêves étranges et ses expériences d'expansion étaient peut-être le fruit d'un isolement trop grand. Elle le croyait certains jours. Elle devrait peut-être chercher à y remédier. Elle pourrait lancer une petite annonce dans le cosmos, oui, chercher un compagnon, voire une compagne, développer de nouvelles amitiés, mais elle ne savait plus comment s'y prendre. Plus encore, elle avait la conviction que personne ne pouvait véritablement s'intéresser et s'attacher à une femme comme elle. Enfin, Irène se consolait comme elle le pouvait de sa solitude. Fort heureusement pour elle, la connaissance qu'elle possédait des pratiques culturelles du monde, sa riche expérience de l'enseignement et ses dons de pédagogue faisaient encore d'elle, pour plusieurs, une référence. Si ses principales joies se trouvaient dans

la lecture, la prière et la musique, elle avait encore celles que lui procuraient les visites chaleureuses de jeunes universitaires prenant rendez-vous pour venir l'écouter parler des hommes-oiseaux de lointaines peuplades, des masques africains qu'elle collectionnait depuis plus de cinquante ans, des femmes terrifiantes de l'histoire sainte, femmes auxquelles elle avait consacré l'une de ses thèses, du culte des ancêtres et de mille autres choses. Si la santé de ses jambes ne lui permettait plus de quitter son appartement que pour de brèves promenades dans son quartier – promenades au cours desquelles elle avait pris l'enivrante habitude, pour se donner du lest, de l'horizon, de penser à Kant et à son concept de *sublime* –, le fait de parler de longues heures et celui d'écouter parler tout aussi longtemps ne la fatiguaient pas le moins du monde. La parole large et la longue écoute lui permettaient sans nul doute de se sentir encore partie constitutive du Grand Tout.

Cela dit, il n'y avait pas que de jeunes universitaires qui venaient la visiter. Plusieurs des étudiants et des étudiantes qu'elle avait dirigés à la maîtrise ou au doctorat, aujourd'hui historiens, professeurs, écrivains, archivistes..., se souvenaient de sa verve et de sa capacité d'écoute, et l'invitaient à boire le thé, à voir une exposition, à assister à une conférence, tout cela « pour que la fête neuronale continue », disaient-ils plaisamment, reprenant les mots si souvent lancés en classe et à l'orée des séminaires par leur ancienne professeure. Ils se rendaient aussi chez elle, dans son minuscule appartement de la toute petite rue Édouard-Charles. Ils taquinaient souvent Irène en lui disant qu'elle avait choisi une rue un peu à son image, entre deux mondes, une rue inclassable, un peu anonyme en dépit de son nom aux connotations princières. À chacune de leurs visites, ils s'étonnaient à haute voix de l'ordre qu'Irène parvenait à maintenir dans son minuscule appartement, et ce, en dépit de la quantité effarante de livres, de masques, de lampes étranges, de gravures et d'objets de toutes sortes qu'elle avait rapportés de ses nombreux voyages, reçus en cadeau ou fabriqués de ses mains, Irène étant un peu artiste à ses heures, surtout la nuit. Toutes ces visites ne manquaient pas de la

toucher, elle qui sentait qu'en cela, l'attraction cérébrale n'expliquait peut-être pas tout, et que le cœur y était pour quelque chose. Ainsi, des êtres pouvaient éprouver à son égard quelque chose qui ressemble à de l'affection, une affection qui n'était commandée par aucun lien du sang, par aucune obligation professionnelle ou morale, par aucun appât du gain – Irène n'ayant jamais caché qu'elle léguait, par testament, en bonne et due forme, tous ses trésors à l'université et qu'elle faisait de surcroît don de son petit appartement à cette même université pour des étudiants de troisième cycle, selon des conventions très strictes établies devant notaire. Ses visiteurs étaient devenus des amis, et les plus sensibles et perspicaces, ceux qui étaient conscients qu'ils vieilliraient à leur tour, ceux qui ne se croyaient pas au-dessus de la mêlée, sentaient en écoutant Irène, qui pourtant ne se plaignait jamais, combien le corps humain peut devenir une prison pour un esprit de feu. Néanmoins, leur compassion ne les abattait pas. Ils ressortaient de chez Irène galvanisés, avec un livre, un masque, une gravure, un article, voire un objet sacré. Toujours, ils promettaient de revenir, de tout rendre. Toujours, ils tenaient parole.

Pour le reste, la vie d'Irène n'était que solitude à peu près consentie, solitude qu'elle exhaussait, d'une voix de plus en plus chevrotante, grâce à des rituels et à des chants religieux empruntés à des peuples sur le point de s'éteindre ou déjà éteints. «Étrange femme que cette Irène», pensaient ses anciens étudiants, en refermant la porte du petit appartement de la rue Édouard-Charles, une femme qui, selon toute vraisemblance, ils le voyaient bien, n'arrivait ni à croire ni à ne pas croire, ni à prier ni à ne pas prier, ni à vivre avec quelqu'un ni à vivre seule. Leur réflexion ne pouvait guère aller plus loin car Irène se livrait peu, croyant n'avoir rien à livrer, pas même au sein du *Journal d'une rose sans pourquoi*. Sa seule force, si c'en était une, avait peut-être tenu au fait de ne se soucier qu'assez peu de son bonheur et de son bien-être. Les rares fois où elle s'était un peu intéressée à ces questions du *je* et du *moi*, elle en était venue à la conclusion qu'elle était un objet impensable, un livre à venir, un visage à inventer – d'ailleurs, cela en disait

long, il n'y avait toujours eu qu'un seul miroir dans son appartement, et encore était-il caché derrière une porte. Irène, même à l'heure lointaine de sa beauté et de sa jeunesse, ne s'y regardait presque jamais, et moins encore depuis dix ans qu'elle n'avait plus à se rendre en classe. Au fil du temps, Irène s'était vraiment fait une sœur de la rose de Silesius, cette rose sans pourquoi, sans souci d'elle-même, ne désirant être vue.

Aujourd'hui, en ce quinzième jour du mois de mai, Irène a quatre-vingts ans. Ce matin, dans son journal, elle n'a pas noté la date, mais elle a parlé au *je* pour la première fois. « Je crois que si un être humain me regardait avec cette attention si rare sur la Terre, cette attention que je n'ai jamais désirée ni reçue, il pourrait voir en moi s'avancer un printemps auroral malgré le passage de toutes les saisons sur mon corps flétri. » Puis, elle a refermé son journal, pressentant qu'elle venait d'y consigner sa toute dernière entrée, non pas parce qu'elle sentait sa mort approcher, bien au contraire. Irène se sentait renaître ! Elle entendait ses vieux parents, aujourd'hui disparus, lui chanter « Bonne fête... » – si ses acouphènes étaient toujours aussi tendres... Elle devenait aujourd'hui, enfin, un objet à penser, un livre à écrire, un visage à inventer. Rien à voir avec les ambitions, trop souvent petitement narcissiques, des ouvrages de croissance personnelle ! Irène, elle le sentait, venait, tout en disant *je*, de faire un bond hors de l'espace cérébral. Il s'était passé quelque chose d'impersonnel. Elle l'avait senti en traçant les lettres de sa dernière entrée, puis au moment de refermer son journal. Pour la première fois de sa vie, elle avait eu ce matin plus qu'une conviction ou qu'une connaissance : une *certitude*. Il y avait Quelqu'un. Ce Quelqu'un recelait, elle le sentait, la grandeur qu'elle avait toujours recherchée : celle de l'anonymat. Voilà qui ravissait, en ce jour d'anniversaire, cette rose sans pourquoi, sans souci d'elle-même, ne désirant être vue. Quelqu'un, même s'il ne répondait pas, même s'il ne la prenait pas dans ses bras, même s'il ne lui chantait pas « Bonne fête... », Quelqu'un, oui, c'était mieux que le silence éternel des espaces infinis. Un tout nouveau sourire montait aux lèvres d'Irène. « Vous vivez toujours seule, Irène ? » lui demanderait têt

ou tard l'un des ses anciens étudiants, en apercevant ce nouveau sourire. – Non, je vis seule... avec Quelqu'un, s'entendait-elle déjà répondre. Désormais, les espaces infinis n'effraieraient plus Irène, ni le mouvement des astres, ni les chants très doux et les déplacements des meubles de son appartement, ni les rotations de son cœur dans le Grand Tout, ni l'affection que certains êtres pouvaient éprouver pour elle, ni l'affection qu'elle pouvait éprouver pour certains êtres. Et le soir, après ses prières empruntées aux livres sacrés du monde, elle saurait enfin, elle le sentait, se tenir, en repos, dans sa chambre. Elle ne serait plus seule. Il y aurait Quelqu'un.

Irène avait depuis le matin la certitude qu'il lui arriverait de moins en moins souvent, la nuit venue, de chercher à cueillir, entre les draps froids des siècles et des siècles, la main tremblante de Pascal.